

EXTRAITS : "BLOODY MIAMI", LE NOUVEAU TOM WOLFE



LIRE:

www.lire.fr • avril 2013

SPÉCIAL POLAR

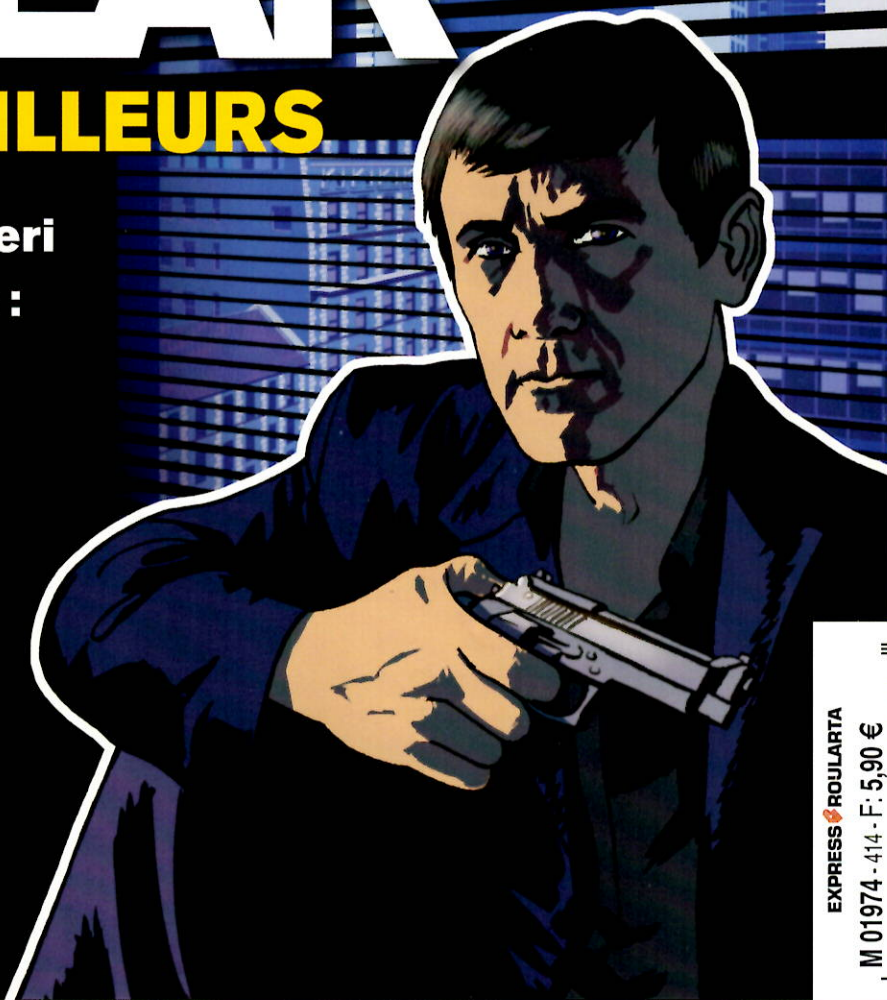
LES 10 MEILLEURS

L'antre de Camilleri

**Elizabeth George :
l'entretien**

**Le Simenon
préféréd de...
Gide, Céline,
Hemingway,
Mauriac, etc.**

**Extraits :
Denis Lehane,
Martin Suter**



Georges Bernanos : sa vie, son œuvre

EXPRESS ROULARTA

M 01974 - 414 - F : 5,90 €





BIOGRAPHIE

La fille unique de Madeleine Rabereau et de René Bizy est née en 1944 à Cosnes-sur-Loire. Après une maîtrise de lettres à la Sorbonne, elle a enseigné dans un collège de Rueil-Malmaison, puis étudié le droit à Nancy pour devenir avocate. Mariée en 1977 à Didier Butor (petit-neveu de l'écrivain), elle mène depuis vingt ans un double combat devant les tribunaux : contre les spoliations de l'homme qui a épousé Madeleine peu avant sa mort, déjà condamné pénalement plusieurs fois, et contre les ayants droit de Léo Ferré pour réhabiliter la mémoire de sa mère et régler enfin la succession.

Comment voulez-vous que j'oublie...

Annie BUTOR



Comment voulez-vous que j'oublie... Madeleine et Léo Ferré, 1950-1973
par Annie Butor,
200 p.,
4 cahiers photos,
Phébus, 17 €.
En librairie le 4 avril

LE LIVRE Ils se sont connus en 1950, se sont mariés discrètement en 1952 et pendant dix-huit ans « furent aux genoux l'un de l'autre », rappelle Annie Butor dès les premières pages de son livre sur la passion qui a uni sa mère, Madeleine Rabereau, à Léo Ferré – divorcés en 1968, ils décéderont tous deux à quelques mois d'intervalle en 1993. Un amour fou, fusionnel, dont Annie Butor se décide à parler aujourd'hui, en réponse aux « couches de mensonges » véhiculées sur l'artiste. Car si elle retient de ses années d'enfance et d'adolescence « aux côtés d'un immense poète et musicien » le souvenir d'« un beau-papa adorable, doux, timide, tendre », Annie Butor lève aussi le voile sur la personnalité complexe, imprévisible de l'auteur et interprète adulé de *Jolie Môme*, lui-même prompt à « renier avec rage son passé ».

Un passé restitué ici au plus près, pour le meilleur et pour le pire : leur vie de saltimbanques désargentés mais heureux, toujours entourés d'animaux ; les débuts difficiles puis la gloire de Léo dont Madeleine fut la véritable muse – de 1950 à 1968, il a créé plus de deux cents chansons ; les mondanités vaines et les amitiés indéfectibles de Catherine

Sauvage, Aragon, Paul Guimard et son épouse Benoîte Groult ; et puis le début de la fin, avec l'adoption d'une jeune chimpanzée dont la compagnie tyrannique fera voler en éclats l'équilibre fragile du couple. *Comment voulez-vous que j'oublie...*, vers tiré du *Mal-aimé* d'Apollinaire que Léo Ferré a mis en musique, est un témoignage sensible et sidérant. Et s'il malmène la statue du commandeur Ferré, c'est en connaissance de cause... **D.P.**

L'étrange faisait partie de notre quotidien, le numéro de télépathie de Myr et Myroska la nuit à l'*Olympia*, Minou Drouet le jour. Mes parents étaient très clients.

Fin 1954, ma mère reçut de La Guerche, en Bretagne, une longue lettre assez étonnante d'une petite fille de sept ans, Minou Drouet. Elle embrassait « la dame, le monsieur, les deux gros toutous » en racontant avec talent sa toute jeune vie. Quelques mois plus tard, de passage en Bretagne, non loin de La Guerche, ils eurent envie de rencontrer cette enfant prodige qui écrivait si bien. Ils y apprirent l'existence réelle d'une petite fille, qu'une voisine décrivit comme assez maltraitée, qui recevait moult « tripotées ». L'institutrice de Minou Drouet fit le portrait d'une enfant mignonne, très obéissante à sa mère adoptive, M^{me} Claude Drouet, cartomancienne. La petite fille était absente. A son retour, elle écrivit à Léo une longue lettre pleine de fautes d'orthographe amusantes dont elle s'excusait : « faite pas la grimasse sur mes fautes, je vous écris dans le grenier où on regarde jamais mes gri-bouillures. » Elle lui parlait de son amour pour la musique et voulait le rencontrer. Intrigué, Léo, en avril 1955, contacta la mère et la petite fille en question. Elles furent invitées boulevard Pershing. J'avais onze ans, mon rôle était distribué : faire parler Minou pendant qu'eux occuperaient la mère. Ce fut une mission impossible. Malgré mon application à essayer de lui tirer quelques paroles, Minou resta silencieuse. De leur côté, transformés en véritables Sherlock Holmes, ils observaient cet étrange couple, l'enfant presque muette, la mère très prolifique : « Minou a dit que », « Minou pense que », alors que « Minou » apeurée, presque aveugle, prononçait à peine quelques phrases. Dans les jours qui suivirent, Léo reçut une lettre d'excuses : « Vous avez dû me trouver gou-gourde hier hein, je pouvais pas parler, hier, c'est que je buvais votre silence. » Léo était plus que sceptique.

Cette histoire fit la une des journaux. L'affaire éclata le 11 novembre 1955. Des témoignages furent accablants. Un article paru à la suite d'une enquête de *Elle* concluait à la mystification, à la supercherie, ce que confirmèrent plusieurs experts en écriture qui avaient relevé des analogies très précises entre les écritures de Minou et celle de sa mère adoptive. Léo, lui-même après avoir consulté un expert, Pierre Foix, conseilla à Julliard de publier, non la fille mais la mère. A la maison il n'était question que de médium, de transmission de pensée, de télépathie, d'état second, de transfert, d'ambition littéraire. « Cela relève de l'ordre médical », conclura-t-il, affirmant qu'il s'agissait d'une pénible imposture. Au commencement, séduit par l'étrange, il aurait aimé y croire, puis cela le mit en colère. Il plaignit cette petite fille en oubliant assez vite cette histoire.

Cet épisode de notre vie nous aura permis d'entrer en contact avec André Breton.

Tout en reconnaissant les qualités poétiques des textes en question, « le pape du surréalisme » avait abouti à la même conclusion et avait cité Léo Ferré comme « l'un des plus grands poètes de ce temps ». Ma mère trouva son numéro de téléphone, le remercia, l'invita à dîner. Il accepta. Je compris à leur fébrilité que notre convive devait être quelqu'un de très important, mais il ne représentait rien pour l'écolière de douze ans. Le soir venu, ce fut moi qui ouvris la porte. Tout de suite très chaleureux, il me fit un baisemain. Ce fut le premier de ma vie. Surprise, charmée, gênée – j'avais les ongles suspects – j'ai adoré ce geste peu conventionnel : « Ne te lave plus jamais la main ! » s'écria ma mère en riant.

Je garde d'André Breton le souvenir d'un homme galant, séduisant, étrange. Il revint régulièrement dîner le soir chez nous, quelquefois avec sa fille Aube et son mari Yves Elléouët. Il amenait souvent, se souvenait ma mère, quelques amis choisis, Benjamin Péret, Philippe Soupault, Charles Estienne, Joyce Mansour, René Alleau, Toyen.

Les soirées boulevard Pershing étaient particulièrement gaies. Benjamin Péret, dans la cuisine aidait au service quand il y avait trop de monde.

Pendant de longs mois trop courts jusqu'à la veille de sa rupture avec Léo, André prenait quasiment pension le soir, boulevard Pershing. Ces soirées, en petit comité d'abord, devinrent de son fait, par la suite, de grands banquets-festins suivis d'enregistrements sur magnétophone qui étaient, à l'époque, un joujou nouveau. Souvent, sur le coup de quatre-cinq heures, alors que j'avais préparé des raviolis pour six ou huit, le téléphone sonnait, je reconnaissais la voix d'André, divine : « Madeleine, est-ce que cela vous dérangerait énormément si je venais ce soir avec X, Y, Z ? »

André Breton ne s'intéressait pas à la musique, il nous récitait des poèmes des soirs entiers, avec sa voix chaude aux intonations si particulières. Je le revois, debout près du piano, nous lisant Lautréamont ou *Les Amours jaunes* de Tristan Corbière que ma mère, la « femme de Léo Ferré, le chansonnier parisien bien connu », choisira de réciter à Morlaix. C'est ainsi que, là encore, je retins par cœur, sans même m'en rendre compte, les plaintes déchirantes du « Poète Contumace ».

Léo paraissait, chose rare, très intimidé et totalement sous le charme.

Confusément, des noms parvenaient à mes oreilles : Valéry, Apollinaire. « Ecoute, écoute », me soufflait ma mère, mais j'abandonnais les grandes personnes. Ils auraient aimé tous deux que je reste, m'en fassent le reproche, mais, élève sérieuse, je voulais préparer mes devoirs de classe pour le lendemain... devoirs de littérature... Si j'avais su que l'histoire littéraire se passait aussi chez nous, si près de moi, dans la pièce en bas de l'escalier...



Grâce à André Breton, Léo Ferré vient [...] d'entrer dans la littérature. Consécration accomplie par sa présence au sommaire de la nouvelle revue Le Surréalisme.

Benjamin Perret, ainsi que Breton, admirait particulièrement le poème « L'Amour », « chant dédié par Léo Ferré, comme toutes ses œuvres, à sa femme Madeleine », précise Claude Mauriac.

Léo était très fier et très heureux.

« André » passait avec ma mère des journées entières à la salle des ventes de Drouot, où il lui fit connaître et acheter plusieurs aquarelles d'Aloys Zötl¹, que Léo n'oublia pas d'emporter lorsqu'il partit, ainsi qu'une édition ancienne des poèmes de Villon, offerte à ma mère, tendrement dédicacée à « La merveilleuse liseuse », recueil actuellement détenu par notre ancienne femme de ménage, devenue en 1974 la nouvelle M^{me} Ferré.

André Breton nous rejoignait quelquefois à Verneuil avec Elisa sa seconde femme.

C'est à Verneuil et non à Nonancourt, comme il fut écrit, qu'il « coucha dans une cerise », une chambre dont le papier peint rouge avait pris une couleur délavée qui pouvait faire penser à ce fruit.

« André » amassait les œuvres d'art et les trouvailles de toutes sortes :

Souvent, après déjeuner, je disais à Léo : « On fait les antiquaires. » Sournoisement, André acquiesçait. Mais Léo et Elisa faisaient les antiquaires. André et moi, on se contentait de la « brocante » dans l'Eure. Je nous revois par un chaud dimanche d'été, les autres nous ayant largués, devant un superbe bric-à-brac de chiffonnier-ferrailleur qui semblait ouvert au chaland, personne !, du moins personne en vue. Nous commençons en toute quiétude à fouiller, à trier. Assez vite, le choix d'André devenait conséquent : des vieux chenets tarabiscotés, une table « sublime », pas très grande mais très lourde, à laquelle il manquait une patte, mais il en avait un besoin urgent rue Fontaine ! Un tas de différentes bricoles dont je me souviens seulement qu'elles étaient inutilisables, au sens propre du terme ! Pour André il n'y avait que des sens figurés. Il m'aidait à les extirper et à les porter au bord de la route, prudemment, un peu à l'écart du dépôt. Nous n'avions plus guère figure humaine après ces explorations et devions ressembler à un couple de clodos à ne pas prendre en auto-stop, surtout avec un tel chargement !

Le break de Léo s'arrêta, on chargea. Il était plus que temps, le propriétaire des lieux courait après la voiture en hurlant « Au voleur ! ».

Bien calé au fond, André était serein. Il a même dit de sa voix envoûtante : « Il eût été dommage d'abandonner ces objets ! » Léo bougonnait un tantinet, jetant des regards furtifs dans le rétroviseur ; Elisa, qui d'habitude vouvoyait André, vociféra colérique : « Tu t'es regardé dans une glace ? »

Le pape du surréalisme n'était pour moi, ce jour-là, qu'un adorable gamin chapardeur d'étoiles.

Ma mère était totalement énamourée. Elle ne s'en cachait pas, Léo l'était aussi.

Ils avaient pour André Breton une véritable affection, les échanges téléphoniques avec Saint-Cirq Lapopie étaient fréquents et chaleureux. Pour eux, il ne fut pas « l'ayatollah du surréalisme », tout du moins pas au début, je n'entendais que qualificatifs laudatifs réciproques entre les deux hommes.

La rupture fut brutale, douloureuse, définitive. Elle fut rapportée par Léo lui-même, reprise par de nombreux biographes. Je ne m'y attarderai pas. J'ai assisté à l'insistance, aux encouragements de ma mère pour persuader son mari d'oser demander à André Breton d'écrire la préface du recueil de poèmes de Léo, *Poète... Vos papiers !* Breton accepta dans un premier temps, puis refusa le lendemain matin. Léo l'écrivit lui-même :

Le poète n'a plus rien à dire, il s'est lui-même sabordé depuis qu'il a soumis les vers français aux dictats de l'hermétisme et de l'écriture « automatique »².

C'était un sacrilège, une véritable déclaration de guerre. André Parinaud, qui dirigeait *Arts*, publia très (« trop » d'après mes parents) vite cette préface en première page de son journal. Léo ne put ni ne voulut faire marche arrière. Breton ne pardonna pas. Léo était devenu à ses yeux « un chansonnier d'une prétention indigente ». Son entourage se déchâma. L'atmosphère à la maison devint pénible. Léo était malheureux. Il s'attristait aussi de voir « ce grand oiseau malade, vieilli, parmi ces loufiats du café Musseta à Paris, entouré de petits mecs qui le singeaient ». Il avait demandé s'il devenait sénile « comme Breton », qu'on le lui dise, tout en ajoutant avec lucidité « mais je ne le croirais pas ».

En 1962, il fera référence à Breton dans *Les Chants de la Fureur* :

A bientôt Dédé à bientôt ici
Quelquefois tu me manques

Vers qui ensuite seront effacés, tout comme il fera disparaître le nom et même la voix de sa femme, Madeleine.

Est paru en 2006, publié par sa succession, un texte que Léo avait écrit à cette époque, intitulé « Lettre à l'ami d'occasion ». Cet ami, c'est bien sûr André Breton. Il reproche à celui qu'il avait tant aimé à la fois son manque de cœur et son talent :

[...] vous prenez tout et ne donnez rien.

[...] Vous avez amené chez moi toute une clique d'encensoirs qui en connaissaient long sur le pelotage [...]. Vos amis sont nauséabonds [...]. Tous ces minables qui vous

récitent avec la glotte extasiée [...] vous n'étiez que ça en définitive : un poète raté qui s'en remet aux forces complaisantes de l'inconscient. Vous avez rompu comme un palefrenier, en faisant fi de mon pinard, des ragoûts de Madeleine [...]. Croyez que je regrette bien sincèrement de vous avoir eu à ma table³.

Je ne suis pas certaine que Léo aurait souhaité que cette « lettre » paraisse.

Cette violence, ce mépris affiché pour quelqu'un qu'il aime, qu'il admira profondément, dont la rupture le fit réellement souffrir, est un exemple supplémentaire de la manière dont Léo pouvait cracher sur ce qu'il avait aimé, gommer son passé en le reniant avec rage.

Les poèmes du recueil en question, *Poète... Vos papiers !*, Léo le déclara souvent, furent écrits pour ma mère.

J'ai écrit ces poèmes pour Madeleine car elle aime « dire » et voici que nous venons d'enregistrer un microsillon de 40 minutes.

Sur la pochette les yeux noirs de sa femme. Il interprète dans ce disque deux textes qu'il avait mis en musique : « L'Été s'en fout », « Les Copains d'la Neuille ». J'ai lutté pour que cet enregistrement Odéon figure dans la réédition des *Années Odéon*, en 1993, et pour que ma mère y figure sous son nom de Madeleine Ferré, comme lors de l'enregistrement du disque en 1956. La succession de Léo s'y opposa et le CD dut paraître « à part », mais il le fut bien sous le nom de Madeleine Ferré.

Quand certains de ces poèmes furent mis en musique après la mort de Léo, j'ai demandé à ce que le poème « Madeleine » conserve son titre originel et non celui tardif et tellement plus anonyme de « Rappelle-toi ». Ce ne me fut pas accordé et ce poème disparut.

Nonancourt

Un peu plus près de Paris, toujours en Normandie, ils achetèrent, près de Nonancourt, une petite maison sans cachet particulier mais bien protégée des rares voisins par un simple jardin clos de murs. Léo la baptisa aussitôt *Mon p'tit voyou*, titre d'une chanson d'amour « écrite pour ma femme ».

Cette période fut l'une des plus calmes de notre vie.

La grosse voiture de Léo m'attendait impatiemment, comme d'habitude le samedi matin, devant le lycée La Fontaine. Ma mère avait amassé des victuailles à ses pieds et je rejoignais Denise couchée derrière entre les pattes de nos saint-bernard. J'étais aussitôt débarbouillée par trois grosses langues râpeuses.

Des amis, à quelques kilomètres, partageaient nos fins de semaine : René Rouzeaud, Chabrier. La vie était là,

toute simple et tranquille. Un journaliste résumait : « Une femme qui l'aime, une fille Annie qui n'a aucune envie de chanter avec lui mais tout simplement de devenir vétérinaire. »

L'amour « poussait » bien à la maison.

Léo passait la tondeuse, peignait les murs, essayait de bricoler avec l'aide de mon grand-père. Je dis bien « essayait ». Il m'écrivait de tendres lettres agrémentées de petits dessins qu'il signait tour à tour Pouta de Nonancourt ou Pouta de Vinci. Lorsque je m'éloignais, en vacances chez mes grands-parents, il se plaignait alors que je faisais du cheval, de ne lui envoyer que quelques « gros bibis » entre deux crottins.

Nos visiteurs parisiens étaient peu nombreux, mais sincères et chaleureux. Jean-Roger Caussimon, sa femme, sa fille, leur nouveau-né Raphaël, venaient quelquefois. Les relations furent toujours très chaleureuses avec Caussimon et les siens. Un film témoigne de ces moments paisibles et familiaux.

Un couple d'admirateurs versaillais, avec beaucoup de tact, d'élégance et de moyens, s'étaient beaucoup rapprochés de nous. Lui, Georges, cultivé directeur d'usine, passionné de voitures et de poésie, elle, jolie femme d'une beauté brune et précieuse. Comme beaucoup de nos futurs proches, ils avaient réussi à entrer dans notre intimité en nous rendant des tas de services, ou plutôt de gros services, mais avec une réelle délicatesse et un désintéressement dont firent rarement preuve d'autres fréquentations. Ils figurent dans mes photos d'adolescente. Léo les évoque dans le *Testament Phonographe*. Georges n'est plus. Léo, après son divorce, sut convaincre Josette de lui vendre ses biens immobiliers en voyage...

C'est à peu près à cette seule époque que ma vie fut « normale », entre deux parents qui s'aimaient, se disputaient, se réconciliaient, veillaient sur moi. Léo, très paternel et attentif, se montrait toujours inquiet lorsque je m'éloignais sur la petite moto qu'il m'avait achetée : « Ne fais pas le clown, Annie ! », criait-il alors que je passais devant lui, en levant les pieds : « Regarde, Pouta, sans les pieds ! », « Bientôt ce sera sans les dents ! », me répondait-il, excédé.

Il continuait à insister pour m'adopter, il voulait que je porte le nom de Ferré, je le contrariais par mes hésitations, j'avais baragouiné un « peut-être plus tard », je ne voulais pas faire de la peine à mon père, et je ne comprenais pas bien comment je pouvais avoir officiellement deux pères. Rien ne pressait.

On ne devrait jamais remettre au lendemain.

¹ Peintre animalier autrichien (1803-1887).

² Préface de *Poète... Vos papiers !*

³ Lettres non postées, éditions La Mémoire et la Mer, 2006.

